

Anthropologie et Sociétés



Pierre AURIOL, *La fin du voyage*. Paris, éditions Allia, 2004, 128 p.

Samuel Lézé

Musées et premières nations
Volume 28, numéro 2, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010621ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/010621ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lézé, S. (2004). Compte rendu de [Pierre AURIOL, *La fin du voyage*. Paris, éditions Allia, 2004, 128 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 28 (2), 191–192.
<https://doi.org/10.7202/010621ar>

Pierre AURIOL, *La fin du voyage*. Paris, éditions Allia, 2004, 128 p.

L'attrait des récits de « voyage » a été largement suscité par de très nombreuses invitations littéraires. À travers les charmes idylliques de l'ailleurs, les littérateurs satisfont à l'exercice attendu et transportent le lecteur dans un état de rêverie et de distraction agréable. Même lorsque la subversion des valeurs établies est au cœur de son intrigue, le genre ne dérogeant pas à ces lois, il popularise une « altérité prétexte » (Kilani 1989), vecteur des lieux communs les plus tenaces, matrice même de considérables textes anthropologiques. L'exotisme occulte en effet les conditions de sa propre production. Or, la vérité historique est tout autre ; le voyage est un produit de l'expansion européenne. Pierre Auriol, dans cet essai qui enchaîne neuf chapitres brefs et incisifs, tente d'établir clairement cette thèse en relatant le périple du navire *Résolution*. Ce voyage de 11 ans a fait l'objet d'un compte-rendu rédigé par son capitaine, James Cook, entre 1768 et 1779. Ce récit bien connu n'en est pas moins un piège qu'il faut savoir déjouer pour en comprendre toute la portée. La véritable fin du voyage apparaît alors, en son envers.

Peut-être est-il préférable de parler des fins, car le voyage de James Cook trouve plus d'un terme. Sa mission scientifique était d'explorer systématiquement l'océan Pacifique. Trois expéditions ont ponctué ce périple (1768-1771, 1772-1773, 1776-1779, qui s'est accompagné d'un minutieux relevé cartographique. Mais il s'agissait, pour James Cook, de résoudre un problème mythique, celui de l'existence d'un continent Austral. C'est donc également la fin d'une légende, car James Cook établit qu'il s'agit d'une utopie. En ayant le dernier mot, il pose du même coup le terme du monde, désormais clos : voyager ne sera plus vraiment explorer. Dès lors, le savoir géographique accomplit l'idéal classificatoire de l'histoire naturelle : une fascinante récapitulation. Tout est dit. Est-ce bien certain ?

Évidemment non. La fin stratégique du voyage est tout autre. Récapituler et nommer, revient en quelque sorte à surplomber le monde. L'entreprise de domination européenne devient alors manifeste. Savoir et pouvoir se conjuguent et l'exploration laisse place à l'appropriation des terres : « décrire revient donc aussi à définir les conditions de l'exploitation » (p. 73). Les hommes de ces contrées, contemporains incongrus, revêtent le curieux statut d'« autres » : « le "sauvage", celui que l'on ne sait pas voir, celui dont finalement on refuse d'admettre la présence, ne peut être rien d'autre que la permanence monstrueuse ou pittoresque d'un archaïsme » (p. 108). L'imagination anthropologique se mêle à l'anthropologie naïve pour détourner l'attention des savants, essentiellement naturalistes, de l'ordinaire de ces hommes. Le ressort ethnographique (comme on parle de ressort comique) est déclenché par quelques opérations fictionnelles. Au lieu d'en réduire l'altérité, artefact du dépaysement ou effet d'optique, les ethnologues ont fait profession de l'établir... Et dans quelle mesure, l'anthropologie en a-t-elle véritablement terminé avec l'exotisme ? N'est-ce pas ce terme qu'il faudrait précipiter ?

Une fois refermé l'ouvrage de Pierre Auriol, une pensée ne manque pas de surgir. L'histoire et la critique sont tellement bien connues que l'intérêt de l'essai, outre une écriture très agréable, souvent élégante, serait en définitive bien maigre. La fonction de cet ouvrage n'est pas seulement de recueillir ingénieusement l'essentiel de la question, ce qui en fait un outil recommandable et accessible dans le cadre d'un enseignement par exemple. L'auteur part effectivement d'un poncif, mais, en désarmant progressivement un récit de voyage, appelle à la vigilance critique en montrant les ressorts toujours renaissants d'un discours qui occulte au lecteur ses conditions de félicité. Et le « bal des sauvages » se niche parfois là où on l'attend le moins, à commencer dans l'anthropologie *hic et nunc*.

Référence

KILANI M., 1989, *Introduction à l'anthropologie*. Lausanne, Payot.

Samuel Lézé (sleze@elias.ens.fr)
 Laboratoire de Sciences Sociales
 École Normale Supérieure
 48 boulevard Jourdan
 75014 Paris
 France

Élisabeth CLAVERIE, *Les guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*. Paris, Gallimard, 2003, 452 p., index, bibliogr., carte.

Depuis plusieurs années, Élisabeth Claverie consacre ses recherches à l'étude d'apparitions contemporaines de la Vierge : San Damiano en Italie et Medjugorje dans l'ex-Yougoslavie. Elle nous livre ici la synthèse de ses travaux concernant Medjugorje, où depuis le 24 juin 1981 (soit un an à peine après la mort de Tito), la Vierge apparaît quotidiennement, donnant ainsi naissance désormais à l'un des pèlerinages les plus fréquentés de la Chrétienté.

Dans cet ouvrage, l'auteur, directrice de recherche au CNRS, nous invite à repenser les phénomènes d'apparition d'une manière réellement anthropologique, c'est-à-dire sans isoler le fait religieux de son contexte politique et culturel. Vu l'histoire mouvementée de la région de Medjugorje dans la période récente, on comprend toute la difficulté de l'analyse mais aussi toute sa richesse, qui ne pourra qu'inspirer ceux qui s'interrogent sur le fait religieux dans le monde contemporain. Pour reprendre une expression d'Élisabeth Claverie, « c'est autour de ce que l'apparition fait apparaître (et disparaître) au cours de son procès, et une fois qu'elle fut lancée dans le monde » qu'elle a centré ses travaux. Sa démarche associe l'analyse du travail politique des apparitions et l'étude des actes dévotionnels qui leurs sont liés.

Le livre s'ouvre sur la question d'un pèlerin : « Où-on-est-ici ? Mais-où-on-est-ici? ». Il nous paraît effectivement que c'est autour de la réflexion sur la notion de lieu qu'il est possible de synthétiser plusieurs des apports de ce livre.

Avant que la Vierge ne s'y manifeste, personne n'aurait pu situer sur une carte Medjugorje, village perdu des confins de la Bosnie-Herzégovine. Il s'agit (comme souvent dans des lieux d'apparitions mariales) d'une zone frontière, une frontière de catholicité, à la limite extrême de la progression de l'Empire Ottoman et de l'Islam dans les Balkans. Dans cette région se croisent des influences religieuses et ethniques complexes : Croates catholiques, Serbes orthodoxes et musulmans. Medjugorje n'est qu'à 30 kilomètres de Mostar, sur la route de Sarajevo. Replaçant les apparitions dans leur contexte historique, Élisabeth Claverie fait ressurgir l'histoire longtemps passée sous silence, et particulièrement sanglante, de cette région pendant la Seconde Guerre mondiale. On apprend ainsi qu'en 1941 eurent lieu des massacres entre Serbes et Croates à Medjugorje, dans le hameau même où 40 ans plus tard la Vierge apparaîtra. Ces tensions, jamais apaisées, ont resurgi avec l'éclatement de l'ex-Yougoslavie à la mort de Tito et lors de la guerre de Bosnie.